

Philippe Ariès

Pour une histoire de la vie privée*

Une histoire de la vie privée est-elle possible? Ou bien cette notion de »privé« nous renvoie-t-elle à des états ou à des valeurs trop hétérogènes d'une époque à l'autre pour que nous puissions établir une relation de continuité et de différences entre elles? C'est la question que je voudrais poser, et c'est à cette question que, je l'espère, le colloque apportera quelque réponse.

Je vous proposerai deux époques de référence, deux situations historiques ou plutôt deux représentations approximatives de deux situations historiques, juste pour nous permettre de poser le problème de l'entre-deux.

La situation de départ sera la fin du Moyen-Age. Nous y trouvons un individu encadré dans des solidarités collectives, féodales et communautaires, à l'intérieur d'un système qui fonctionne à peu près: les solidarités de la communauté seigneuriale, les solidarités lignagères, les liens vassaliques, enferment l'individu ou la famille dans un monde qui n'est ni privé ni public au sens que nous lui donnons, pas plus qu'au sens qui leur a été donné, sous d'autres formes à l'époque moderne.

Disons de façon banale qu'il y a confusion du privé et du public, de la »chambre« et du trésor. Mais qu'est-ce que cela veut dire? D'abord et essentiellement que beaucoup d'actes de la vie quotidienne, comme N. Elias l'a montré, s'accomplissent, s'accompliront longtemps encore en public.

Cette remarque un peu abrupte doit être accompagnée de deux corrections:

La communauté qui encadre et limite l'individu, la communauté rurale, petite ville, ou quartier, constitue un milieu familial où tout le monde se connaît et s'épie, et au-delà duquel s'étend une *terra incognita*, habitée par quelques personnages de légende. C'était le seul espace habité et réglé selon un certain droit.

Ensuite, cet espace communautaire n'était pas un espace plein, même aux époques de fort peuplement. Il y subsistait des vides, le coin de la fenêtre, dans la salle, au dehors le verger ou encore la forêt et ses loges, qui offraient un espace d'intimité précaire, mais reconnu et plus ou moins préservé.

* Philippe Ariès führte vom 9.-11. Mai 1983 am Wissenschaftskolleg zu Berlin mit Unterstützung der Robert-Bosch-Stiftung ein deutsch-französisches Seminar zu »L'Espace privé« durch. (Teilnehmer u.a.: Maurice Aymard, Yves und Nicole Castan, Roger Chartier, Michelle Perrot, Norbert Elias, Reinhart Koselleck, Christian Meier, Jacques Revel; Organisation: Ruth Föhn)

La situation d'arrivée est celle du 19^{ème} siècle. La société est devenue une vaste population anonyme où on ne se connaît plus. Le travail, le loisir, le séjour à la maison, en famille, sont désormais des activités séparées par des cloisons étanches. L'homme a voulu se mettre à l'abri du regard des autres, et cela de deux façons :

- parle droit de choisir plus librement (ou d'en avoir le sentiment) sa condition, son genre de vie:
- par un repli sur la famille devenue un refuge, centre de l'espace privé.

Notons cependant qu'encore au début du 20^{ème} siècle, dans les classes populaires et rurales en particulier, les types anciens de sociabilité collective et communautaire ont persisté, au cabaret pour les hommes, au lavoir pour les femmes, dans la rue pour tous.

Comment est-on passé du premier au second des modèles ainsi grossièrement esquissés? On peut imaginer trois modes d'approche entre lesquels nous devons faire notre choix:

Le premier correspond à un modèle évolutionniste• le mouvement de la société occidentale serait programmé dès le Moyen-Age et conduirait à la modernité par un progrès continu, linéaire, même si on enregistre quelques pauses, quelques à-coups, quelques retours en arrière. Un tel modèle masque l'enchevêtrement réel des observations significatives, la diversité et la bigarrure qui sont à elles seuls parmi les principaux caractères de la société occidentale du 16^{ème} au 18^{ème} siècle; innovations et survivances, ou ce que nous appelons ainsi, sont indémêlables.

Le deuxième mode d'approche est plus séduisant et serre de plus près les réalités. Il consisterait à modifier la périodisation classique et à poser en principe que du milieu du Moyen-Age à la fin du 17^{ème} siècle, il n'y a pas eu de changement réel des mentalités profondes. Je n'ai pas hésité à l'admettre dans mes recherches sur la mort. Cela reviendrait à dire que la périodisation de l'histoire politique, sociale, économique et même culturelle, ne conviendrait pas à l'histoire des mentalités. Toutefois, il y a trop de changements dans la vie matérielle et spirituelle, dans les rapports à l'Etat, à la famille ensuite, pour que la période moderne ne soit pas traitée à part en période autonome et originale: pour le 16^{ème} et 17^{ème} siècle sans oublier toutefois ce qu'elle doit à un Moyen-Age remanié, et pour le 17-18^{ème} siècle sans oublier qu'elle annonce des temps contemporains, sans apparaître cependant comme la simple continuation de l'un et la mise en place de l'autre.

Quels sont, de notre point de vue, les événements qui vont modifier les mentalités, en particulier l'idée de soi et de son rôle dans la vie quotidienne de la société?

Trois événements extérieurs - appartenant à la grande histoire politico-culturelle, sont intervenus.

1) Le plus important peut-être est le rôle nouveau de l'Etat qui n'a pas cessé de s'imposer à partir du 15ème siècle sous des modes et avec des représentations et des moyens différents.

L'Etat et sa justice vont intervenir plus souvent au moins nominalement, et même de plus en plus souvent en fait (18ème siècle) dans l'espace social auparavant abandonné aux communautés.

L'une des missions principales de l'individu était encore d'acquiescer, de défendre, ou d'acquiescer le rôle social que la communauté sociale pouvait tolérer. Car, surtout à partir du 15-16ème siècle, il y avait plus de jeu dans une communauté que l'enrichissement et la diversité des métiers rendaient de plus en plus inégale. Les moyens d'agir consistaient à gagner l'approbation ou l'envie, ou au moins la tolérance de l'opinion grâce au *paraître*, c'est-à-dire à l'*Honneur*. Conserver ou défendre son honneur, c'était garder la face.

L'individu n'était pas comme il était, mais comme il paraissait, ou plutôt comme il réussissait à paraître. Tout était mis en place dans ce but: la dépense excessive, la prodigalité (au moins aux bons moments, judicieusement choisis), l'insolence, l'ostentation. La défense de l'Honneur allait jusqu'au duel, ou la participation active et dangereuse à un duel - ou à un échange public de mots et de coups qui déclenchaient un cycle de vengeance, le recours aux institutions d'Etat comme la justice étant exclus. Or, à partir au moins de Louis XIII, l'Etat en vint à prendre en compte autant qu'il pouvait le contrôle du paraître. Par exemple il interdit les duels, sous peine de mort (Richelieu), et il prétendit par les lois somptuaires, interdire le luxe de l'habit et le fait d'usurper, grâce à l'habit une place qui ne lui revenait pas de droit. Il révisait les états de noblesse pour éliminer les usurpateurs. Il intervenait de plus en plus dans les relations intérieures à ce que nous pensons être le coeur même du privé, dans la vie familiale, par le moyen des lettres de cachet: en réalité il mettait son pouvoir à la disposition de l'un de membres de la famille contre un autre, en court-circuitant l'appareil ordinaire d'Etat, plus infamant.

Cette stratégie a eu des conséquences importantes. La Cour de Justice divisait la société en trois zones:

- La société de Cour, véritable Forum, où se maintenait sous des couleurs modernes le mélange archaïque d'action politique ou étatique, de festivité, d'engagement personnel, de service et de hiérarchie dont beaucoup d'éléments constitutifs existaient déjà au Moyen-Age.

- A l'autre bout de l'échelle sociale, les classes populaires des villes et des campagnes où persista longtemps le mélange traditionnel du travail et de la fête, les volontés d'ostentation et de prestige, une sociabilité large, mouvante, renouvelée: c'est le monde de la rue, de l'échope, du mail ou de la grand'place, à côté de le'église.

- La cour, le petit peuple: deux obstacles à l'extension d'un nouvel espace

privé qui se développera alors dans les milieux intermédiaires et généralement cultivés: petite noblesse d'office et de cloche, notables moyens qui prennent un plaisir inédit à rester chez eux, à y entretenir un commerce agréable avec une petite »société« - c'est le mot employé - d'amis bien choisis.

2) Le second événement est le développement de l'alphabétisation et la diffusion de la lecture grâce en particulier à l'imprimerie.

Certes, l'usage plus répandu de la lecture silencieuse n'a pas éliminé la lecture à haute voix qui avait été pendant longtemps la seule manière de lire. Charles de Sévigné était un excellent lecteur. On lit dans les veillées des campagnes des passages des livres »bleu«, des livres de colportage. Il n'empêche que la lecture silencieuse va permettre à plus d'un de se faire à lui tout seul son idée du monde, à acquérir des connaissances empiriques, comme Montaigne ou H. de Campion, mais aussi comme le meunier de Ginzburg ou Aimery-Duval. Elle permet une réflexion solitaire qui eût été autrement plus difficile en dehors des espaces pieux, des couvents ou des hermitages, aménagés pour la solitude.

3) Enfin, troisième événement, le mieux connu et qui n'est pas sans rapport avec les deux précédents, les formes nouvelles de religion qui se mettent en place aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles. Elles développent une piété intérieure - sans exclure, bien au contraire d'autres formes collectives de la vie paroissiale - l'examen de conscience, sous la forme catholique de la confession ou puritaine du journal intime. La prière prend plus souvent, chez les laïcs, la forme de la méditation solitaire dans un oratoire privé, ou tout simplement dans un coin de sa chambre, sur un meuble adapté à cet usage, le prie-Dieu.

Au risque de nous répéter à l'occasion, demandons nous par quelle voie ces événements vont pénétrer les mentalités.

Je distinguerai six catégories de données importantes et qui regroupent autour d'éléments concrets les changements intervenus et permettent de les saisir sous une forme élémentaire.

1) *La littérature de civilité* est l'un des bons indicateurs de changement, parce qu'on y voit des usages chevaleresques médiévaux se transformer en règles de savoir-vivre et en code de politesse. Norbert Elias l'a analysée depuis longtemps: il y a trouvé l'un des principaux arguments de sa thèse sur l'accouchement progressif de la modernité. R. Chartier y a jeté un coup d'oeil neuf, J. Revel en parlera ici-même.

Tout le monde est d'accord pour y suivre du 16^{ème} au 18^{ème} siècle des séries de petits glissements qui révèlent à la longue *une attitude nouvelle en face du corps*, de son corps et de celui de l'autre. Il ne s'agit plus d'apprendre comment un jeune homme doit servir à table, ou servir son maître, mais plutôt

d'étendre un espace préservé autour du corps pour l'éloigner d'autres corps, le dérober au toucher et au regard d'autrui. Ainsi cesse-t-on de s'embrasser, c'est-à-dire de se prendre à pleins bras, de se baiser la main, le pied, de se précipiter »ventre à terre« devant une dame qu'on veut honorer. A ces démonstrations véhémentes et pathétiques on substitue des gestes discrets et furtifs, il ne s'agit plus de paraître ni de s'affirmer aux yeux des autres, mais au contraire, de se rappeler à l'attention des autres juste ce qu'il faut pour ne pas se faire tout à fait oublier, sans s'imposer par un geste excessif. La littérature de civilité, la manière de traiter son corps et celui des autres, expliquent une pudeur nouvelle, un souci nouveau de dissimuler certaines parties de son corps, certains actes comme l'excrétion. »Cachez ce sein que je ne saurai voir«, dit Tartuffe. Le temps n'est plus où les hommes du 16^{ème} siècle recouvraient leur sexe d'une prothèse qui servait de poche et qui simulait plus ou moins l'érection. De même répugnera-t-on à coucher les jeunes mariés en public dans leur lit, le soir de leurs noces, et à retourner dans leur chambre le lendemain matin.

Il arrivera même que cette pudeur nouvelle, ajoutée à d'anciens interdits, rendra paradoxalement difficile au chirurgien mâle l'accès au lit de l'accouchée, lieu de rassemblement essentiellement féminin.

2) Autre indice d'une volonté plus ou moins consciente, parfois obstinée, de se mettre à part, de se mieux connaître soi-même par l'écriture, sans nécessairement communiquer cette connaissance à d'autres qu'à ses enfants pour qu'ils gardent la mémoire, et bien souvent en gardent secrètes ses confidences et en exigeant des héritiers leur destruction: c'est le journal intime, les lettres, les confessions, d'une manière générale, *la littérature autographe*. Ce sont des écrits - ils témoignent des progrès de l'alphabétisation, et d'un rapport entre la lecture, l'écriture et la connaissance de soi.

Ce sont des écrits sur soi et bien souvent pour soi et seulement pour soi. On ne cherche pas toujours à les publier. Même quand ils ne sont pas détruits, ils ne survivent que par hasard, au fond d'une malle ou d'un grenier. Ce sont des écrits rédigés donc pour le seul plaisir. Un artisan vitrier de la fin du 18^{ème} siècle l'avoue en tête de ses mémoires: »Ce que j'ai écrit fut pour mon seul plaisir et celui de m'en ressouvenir«. L'autobiographie correspondait si bien à un besoin de l'époque qu'elle devint un genre littéraire (comme le Testament au Moyen-Age), un moyen d'expression littéraire ou philosophique de Maine de Biran à Amiel.

Ce n'est pas un hasard si le journal intime a été si répandu dès la fin du 16^{ème} siècle en Angleterre, berceau de la privacy. En France où sauf quelques cas de genre, nous n'avons rien de banal qui soit comparable, les journaux de raison deviennent cependant plus nombreux et peut-être plus étoffés.

3) *Le goût de la solitude*. Il ne convenait pas auparavant à un homme de qualité d'être seul, sauf pour la prière - et cela restera encore longtemps. Les plus humbles avaient autant besoin que les grands d'une compagnie: la pire des pauvretés était l'isolement, aussi était-il recherché par l'ermitte, comme une privation et une ascèse. La solitude engendre l'ennui: c'est un état contraire à la condition humaine. On voit bien qu'il n'en est plus ainsi à la fin du 17^{ème} siècle. Madame de Sévigné qui pourtant à Paris n'était jamais seule, écrit dans les lettres de la dernière partie de sa vie, le plaisir qu'elle prend en Bretagne à rester seule trois ou quatre heures de suite, à se promener dans les allées plantées d'arbres de son parc, avec un livre. Ce n'est pas encore les grandes courses dans la nature, mais le parc boisé prend tout de même un air de nature. Ce seront bientôt *Les Confessions* et *les Rêveries* d'un promeneur solitaire.

4) *L'amitié*. Cette disposition à la solitude invite à la partager avec un ami cher, retiré du cercle des habitués, généralement maître, parent, serviteur ou voisin, mais plus particulièrement choisi, mis à part des autres. Un autre soi-même. L'amitié n'est plus seulement la fraternité d'armes des chevaliers du Moyen-Age: il en reste cependant beaucoup dans la camaraderie militaire de ces époques où les guerres occupèrent la noblesse dès l'âge le plus tendre. Elle n'est qu'exceptionnellement, sans doute, la grande amitié qu'on trouve chez Shakespeare, Michel-Ange, dans le testament que nous avons publié dans le numéro spécial de *Communications* consacré aux sexualités occidentales. C'est un sentiment plus civil, un doux commerce, une paisible fidélité dont il existe d'ailleurs tout une gamme de variétés et d'intensité.

5) Tous ces changements - et bien d'autres - concourent à une nouvelle manière de concevoir et d'aménager la vie quotidienne, non plus selon le hasard des étapes, l'utilité la plus banale ou encore comme complément de l'architecture et de l'art, mais comme une extériorisation de soi et des valeurs intimes qu'on cultive en soi.

Cela aboutit à donner beaucoup d'attention et à porter beaucoup de soin à ce qui se passe dans la vie quotidienne, à l'intérieur de la maison ou dans son propre comportement, et à y introduire des exigences de raffinement qui prennent du temps et accaparent l'intérêt, c'est *le goût*-qui devient alors une véritable valeur.

On s'est longtemps borné à recouvrir les murs des »chambres« de tapisseries mobiles, à dresser quand on pouvait des présentoirs d'objets précieux. Le reste du mobilier était simple, démontable, suivant le propriétaire dans ses déplacements, gardant un caractère d'utilité: lit, coffre et bancs.

Les choses changent. Le lit s'installe dans la ruelle, le coffre devient un objet d'art ou (et c'est plus significatif), cède la place à l'armoire, à la commode. Le fauteuil n'est plus une chaise à bras destinée à indiquer et à souligner une position sociale éminente. Madame de Sévigné est à la limite des

deux époques et on trouve dans ses lettres des exemples des deux attitudes. Elle transporte son lit avec elle dans son premier voyage aux Rochers, et quoiqu'elle soit assez indifférente encore à l'art du petit meuble, elle l'admire chez sa fille. Déjà Samuel Pepys connaît les marchands pour acheter en connaisseur gravures, meubles, lit.

Cet art mineur de l'intérieur devient source d'inspiration pour le grand art du peintre. La peinture hollandaise du 17^{ème} siècle aime représenter l'intérieur domestique dans sa perfection - idéal d'un nouvel art de vivre.

C'est alors que se développe un art de la table et des vins, qui exige une initiation, une culture, un esprit critique, ce qu'on appelle toujours du goût. Ne serait-ce pas alors que s'étend une grande cuisine de maîtres, mais que la cuisine commune devient plus exigeante, plus raffinée - que les plats rustiques et grossiers deviennent dans les »potagers«, des recettes traditionnelles, mais soignées et souvent subtiles?

Les mêmes observations pourraient être faites à propos du costume et plus particulièrement du costume d'intérieur.

6) L'histoire de la maison résume peut-être tout le mouvement de ces constellations psychologiques que nous venons d'évoquer, les innovations et les contradictions.

C'est une histoire très complexe dont nous ne pouvons que signaler l'importance. Elle ne cesse de bouger jusqu'à nos jours après avoir été, du 12^{ème} au 15^{ème} siècle, relativement stable.

Les éléments importants me paraissent à vue de nez:

- La dimension des pièces qui devient plus petite, la multiplication des petits espaces qui apparaissent d'abord comme des appendices des pièces principales, mais où se concentre l'activité et qui prennent bientôt de l'autonomie: cabinet, alcôve, ruelle.

- La création d'espaces de communication qui permettent d'entrer ou de sortir d'une pièce sans passer par une autre (escalier privé, couloir ou corridor, hall d'entrée ...)

- La spécialisation des pièces (Samuel Pepys avait une nursery, une chambre pour lui, une autre pour sa femme, un living-room ... Madame de Sévigné ne connaissait rien de tout cela à Carnavalet ni aux Rochers). Encore faut-il constater que dans beaucoup d'endroits - et peut-être encore en Angleterre - la fermeture de la maison et la spécialisation des pièces correspond plutôt à une fonctionnalisation: les pièces sont réservées à une espèce de travail plutôt qu'à une recherche d'intimité.

- La distribution du chauffage et de la lumière. L'histoire de la cheminée paraît particulièrement importante, à la fois pour le chauffage et pour la cuisine. Citons seulement le passage de la grande cheminée, élément d'architecture, à la petite cheminée avec ses conduits, son tablier, qui est peut-être une adaptation occidentale du poêle d'Europe Centrale.

Tout ce qui vient d'être dit tient du répertoire analytique.

Il faut maintenant se demander comment tous ces éléments ont été dans la réalité quotidienne recomposés dans des *structures cohérentes*, douées d'une forte unité, et comment de telles structures ont pu évoluer. Trois phases importantes m'apparaissent:

1) La conquête de l'intimité individuelle. La période 16^{ème}-17^{ème} siècle (avant la fin du 18^{ème} siècle) me paraît d'un certain point de vue marquer le triomphe d'un certain individualisme de moeurs, je veux dire de la vie quotidienne (et non pas de l'idéologie: il y a un décalage entre les deux). Les espaces sociaux que la conquête de l'Etat et les reculs de la sociabilité de communauté ont laissé libres vont laisser la place à l'individu pour s'installer à l'écart, à l'ombre. Les espaces matériels qui correspondent à ces espaces sociaux sont très divers, tous peu fonctionnels. Il y a par exemple la fenêtre, un héritage médiéval:

»Belle Doette aux fenêtres s'assied,
Lit en un livre (rapport entre le livre, la solitude
et l'intimité) et son coeur ne l'y tient.
De son ami Daon il lui ressouvient
Qui au Laurion au loin s'en est allé«

Evidemment, la recherche de l'intimité est souvent liée à la poursuite d'un amour. Mais pas toujours. Un autre lieu privilégié, nouveau celui-là - car il correspond à un nouvel aménagement matériel de la chambre et du lit - est la ruelle. C'est le lieu des confidences amoureuses aussi bien que politiques ou d'affaires, c'est le lieu du secret - au fond d'une chambre encore parfois pleine de monde.

A la fin du 17^{ème} siècle, le petit Amauri-Duval, à sept ou huit ans, fuit sa marâtre et trouve refuge quelques temps dans la forêt, dans un petit groupe (une *petite société*) de bergers qui lui apprennent à lire. Ensuite il devient domestique d'une communauté d'ermites qui lui ménagent un coin de solitude où il accumulera une science d'autodidacte. Plus tard le vitrier Menetra aura une chambre à lui, mais c'est pour y recevoir ses maîtresses, comme un bourgeois du siècle suivant! Brèves parenthèses dans ce qui reste sa vraie vie, la bamboche ou le travail ou la promenade avec ses compagnons, la participation à la vie de la rue de son quartier. A. Farge a montré d'ailleurs la persistance d'une sociabilité publique de la rue dans les espaces d'accès aux groupes des maisons.

Je soutiendrai volontiers la thèse que cet *individualisme de moeurs* a décliné à partir de la fin du 18^{ème} siècle au profit de la vie familiale. Il a dû y avoir des résistances, des adaptations (la spécialisation des pièces permettant l'isolement), mais la famille a absorbé tous les soucis de l'individu, même quand elle lui laissait un espace matériel.

2) La *deuxième phase* est l'aménagement, du 16^{ème} au 18^{ème} siècle, dans

les milieux qui n'appartenait pas à la Cour et qui étaient au-dessus des classes populaires, de *groupes de convivialité* qui ont développé une véritable culture de petites sociétés consacrées à la conversation, et aussi à la correspondance et à la lecture à haute voix. Les mémoires et les lettres de cette période fourmillent d'exemples. Je me contenterai de citer ce texte du Testament de Fortin de la Huguette:

»Le divertissement le plus ordinaire et le plus honnête de la vie est celui de la conversation. La retraite d'un homme seul aurait en soi quelque chose de trop affreux et la foule quelque chose de trop tumultueux s'il n'y avait *quelque milieu* (je souligne) entre l'un et l'autre (qui, remarquons-le, n'est pas la famille, tout à fait étrangère à cette première privatisation), composé du choix de quelques personnes *particulières* (le mot particulier étant le plus proche de notre mot privé) à qui l'on se communique pour éviter l'ennui de la solitude et l'accablement de la multitude«
(cité par H. de Campio, p. 317, n. 2).

Ces réunions pouvaient se tenir dans des pièces plus intimes, plus retirées, avec une disposition spéciale - ou bien tout simplement autour du lit d'une dame - car les dames jouèrent un rôle important, au moins en France et en Italie dans ces petites sociétés. On ne se contentait pas toujours de parler, de lire, de commenter ses lectures, de discuter. On s'y livrait à des jeux de société (le mot est significatif), à y chanter ou jouer de la musique, à y discuter (en Angleterre: the country parties).

Il semble qu'au 18^{ème} siècle, une partie de ces groupes ont eu tendance à devenir des institutions, avec des règlements. Ils ont perdu de leur spontanéité et de leur absence de formalisme. Ils devinrent des clubs, des sociétés de pensée, des académies. Et ceux qui ne s'institutionnalisèrent pas - passant ainsi au domaine public - perdaient de leur poids pour devenir des agréments secondaires de la vie quotidienne bourgeoise, les salons littéraires, les »jours« des dames du 19^{ème} siècle. Je ferai l'hypothèse que la convivialité du 17^{ème} siècle n'est plus un élément significatif majeur de la société à la fin du siècle suivant.

3) *Troisième phase*. C'est qu'une autre forme de vie quotidienne a alors envahi l'espace social, et peu à peu, dans toutes les classes sociales, tendant à concentrer toutes les manifestations de la vie privée.

La famille change de sens. Elle n'est plus ou plus seulement une unité économique, à la reproduction de laquelle tout doit être sacrifié. Elle n'est plus un lieu de contrainte pour les individus qui ne pouvaient trouver de liberté qu'en dehors d'elle, lieu du pouvoir féminin.

Elle tend à devenir ce qu'elle n'avait jamais été auparavant: un lieu de refuge où l'on échappe aux regards du dehors, un lieu d'affectivité où s'établissent des rapports de sentiment entre le couple et les enfants, un lieu d'attention à l'enfance (rose ou noire).

En développant ses nouvelles fonctions, d'une part elle absorbe l'individu qu'elle recueille et défend. D'autre part, elle se sépare plus nettement qu'au-paravant de l'espace public avec lequel elle communiquait. Elle s'étend aux dépens de la sociabilité anonyme de la rue, de la place, etc. Enfin, le Père de famille à la Greuze, à la Marmontel, devient une figure morale, qui inspire le respect de la société locale entière.

Toutefois, il ne s'agit ici que du début d'une évolution qui triomphera aux 19-20èmes siècles, et les facteurs de résistance ou de substitution sont encore très puissants. Le phénomène reste circonscrit dans des classes sociales et dans des régions ou à la ville, sans réussir à éliminer la sociabilité anonyme qui subsiste sous ses formes anciennes (comme dans la rue) ou sous des formes nouvelles dérivées peut-être de la convivialité de la période précédente (country parties, clubs, académies, cafés).

Il faudrait saisir l'émergence du rôle de cette très vieille structure, peu à peu complètement transformée, au coeur d'une communauté qui se maintient, en concurrence avec des formes de convivialité qui se développent comme le café: une culture mixte qui se développera au long du 19ème siècle.